

L'Antoine,
idiot du Sud

Du même auteur

- Bonjour le monde.* Poèmes. L'Athantor, Paris, 1977
- Traîne Galoche.* Théâtre. Groupe Arthus, Saint-Etienne, 1981
- L'Annamaria.* Pièce radiophonique. France-Culture, 1985
- Paroli.* Théâtre. Théâtre Ouvert, Paris, 1986
- La Visite.* Théâtre. Unité de Création Théâtrale, Angers, 1990
- Mita be tsy...* Théâtre. Tuléar (Madagascar), 1995
- L'île aux secrets.* Scénario. Téléfilm, FR3, 1996
- Le jour où j'ai failli...* Théâtre UCT, Angers, 1998
- Roman Vrac. Trilogie.* Bibliothèque malgache, Antananarivo, 2007
- Beko ou La nuit du Grand Homme.* Bibliothèque malgache, Antananarivo, 2009
- Carrefour.* Bibliothèque malgache, Antananarivo, 2009

Jean-Claude Mouyon

L'Antoine, idiot du Sud

Trilogie

Bibliothèque
malgache

L'auteur a pu écrire cet ouvrage grâce à une bourse
accordée par le Centre National du Livre à Paris

© Bibliothèque malgache SARL, 2010
www.bibliothequemalgache.com

Kere

C'est reparti, à ta santé le Sud et bon appétit. L'incroyable beauté du ciel éternellement bleu, tu parles. Depuis son champ de manioc, *angady* à la main, Toky observe ce soudain nuage qui fonce sur lui en éclipsant le soleil. Pas un nuage porteur de pluie, non, ça serait trop beau. Les criquets, mon pote. Ils auront éclos à l'Est, là où l'eau tombe pendant la saison des pluies. Zip ! sitôt la chaleur et le soleil revenus les larves s'ouvrent et libèrent les affamés. Bien sûr, ici, à l'Ouest, dans le bush, comme d'hab' il n'est pas tombé une goutte et les voraces, sans pitié aucune, se jettent mandibules en avant sur les feuilles des tiges de manioc, de patates douces, de tout ce qui abrite un tant soit peu de chlorophylle. Dessous, dans la terre, ça va étouffer sec. Par milliers, par millions, par milliards qu'ils s'y jettent au festin, les salauds ! Après leur razzia, quand il ne restera plus rien, ils continueront l'assaut plus au nord, alors Toky et tous ceux du village n'auront plus qu'à fataliser. Une habitude. L'homme se fait à tout, dit-on, même à l'obésité chez les clients de McDo et compagnie.

Do, première note de la gamme, la dernière également et entre les deux en avant la zizique. Ici la gamme n'en possède qu'une, Fa.

Fa, comme Famine, *kere*, ça fait pas lerche pour écrire une symphonie. Fa, comme la première syllabe de Farah. Farah, la femme de Toky. Qu'elle se tartine, comme les autres, une dizaine de kilomètres par jour pour aller puiser l'eau saumâtre dans des trous creusés au milieu du fleuve asséché, au risque de se faire ensevelir. Ça arrive souvent, toute cette masse de sable qui s'écroule... Après il lui faut revenir, un seau sur la tête et un bidon dans chaque main, avec le petit dernier accroché dans son dos.

Foin de pleurnicheries, c'est comme ça, un point c'est tout.

Elle croisera parfois un 4x4, celui d'un curé, d'une ONG machin-chouette ou de touristes qui la prendront en photo. Elle sourira, question d'habitude. Mais aujourd'hui, avec cette putain d'histoire de criquets et de réserves de manioc bientôt épuisées, une autre tâche l'attend. Faut vous expliquer ça, le *kily manta*, quand il n'y a plus rien à bouffer, à part quelques criquets desséchés en chemin, sacré festin mon pote, le *kily manta*, un mélange de cendre et de tamarin broyé que les femmes malaxent avec leur salive pendant trois heures. Et au final les ventres gonflés des enfants qui alimentent en carburant le moteur des 4x4 et le porte-monnaie des sauveurs patentés de l'humanité.

Et le voilà qui arrive, Georges. Holala... celui-là. Imaginez d'où vous êtes. Casquette rouge TV9+, short rouge TV9+, T-shirt TV9+, chaussettes rouges TV9+ chaussures faites spécialement pour marcher et courir TV9+, sac à dos rouge TV9+, j'en oublie.

Blanc mais rouge de la tête aux pieds, brûlé de partout, heureux de souffrir, se surpasser, essoufflé, haletant, qui arrive au village en même temps que Toky en ce milieu de matinée.

Ouaphs ! S'allonge sous le tamarinier et sort une grande bouteille d'eau de son sac à dos. Quoi ? Un sac à d'eau ? Le village se pourlèche les babines avant même d'avoir eu la politesse de se présenter. Imaginez, un sac à d'eau. Ça dégouline de fraîcheur dans les cervelles. Rien à dire, ils sont balèzes les blancs, même rouges de la tête aux pieds, brûlés de partout, putain ils arrivent à porter de l'eau dans leur dos. Des chameaux civilisés, en quelque sorte. Là, en ce moment, il souffle, il halète à l'ombre du tamarinier et s'asperge la tête. Il n'a toujours pas dit bonjour. Nous on se gratte la tête. Qu'est-ce qu'on va en faire de ce *vabiny* ?

Georges il ne le sait pas encore mais il a intérêt à sacrifier un zébu dans les heures qui viennent parce qu'arriver au village, s'allonger sous l'arbre sacré sans demander la permission, ne pas saluer le chef et les anciens, c'est comme prendre l'avion sans acheter le billet. Demandez à une palanquée d'imbéciles qui ont tenté la chose. Mais ça c'est ailleurs et ailleurs ils ont des présidents faits exprès pour s'occuper de ce genre d'affaires. « Grand bien leur fesse », comme disait mon vieux prof, un jésuite littéraire et un rien badin, quand j'étais à l'orphelinat des curés. Défunt mon vieux prof, que *Zanabary* le garde dans ses territoires éternels. Mais je m'égare.

Pas tant que ça, puisque, sauf erreur, avec l'instituteur et Masy, je suis le seul abruti à causer l'étranger dans le patelin. Je suis l'intellectuel également. Pour ça, qu'on me surnomme l'idiot. L'idiot du village. Mais gaffe mon pote, ici un idiot on respecte. C'est comme un instituteur à l'envers ou un anti-chef, mais on salue.

– Bonjour l'idiot !

– Bonjour mon frère !

Ite missa est.

Et voilà pourquoi on convoque à la fois le chef, l'instit' et l'idiot pour voir de quoi il retourne avec ce blanc tout rouge qui porte de l'eau dans son dos et qui s'écroule sous le tamarinier en soufflant comme un bœuf. Sauf que les zébus on leur pardonne de ne pas dire bonjour. Comprenez, ils ne savent pas parler. Mais là, un blanc tout rouge avec de l'eau dans son dos. On avance.

Toky me tire par la manche. (Il faut dire que dans les grandes occasions on met des chemises, ces tissus boutonnés qui entourent les trous des termites.)

– Eh l'idiot j'ai mon zébu à vendre, tu peux pas négocier avec le *vazaha* ?

– T'es moins con que moi, cousin.

– Ah bon ?

On se sourit. Parfois il nous arrive d'être tendres. Surtout en présence d'un blanc tout rouge à qui on va vendre un zébu pour festoyer et que si ça se trouve, puisqu'il a de l'eau dans son sac, il pourrait nous apporter la pluie. Mais on en n'est pas encore là. Les femmes ont fini de rire et de papoter à propos de l'intrus et chacune s'en retourne à sa case pour écraser le tamarin, le mélanger à la cendre des arbres qu'on calcine, mais comment faire autrement ? si on veut avoir du charbon, et puis malaxer ça avec la salive (encore un truc de femmes) pendant des heures tandis que l'instit' et le chef radinent. Toky lâche enfin la manche de cette saleté de chemise qui me fait transpirer. On approche.

L'instit' cause un peu l'étranger, c'est son boulot, et grâce à lui tous les gamins du village savent dire *étranzé donné moi l'arzent*. Donnez-lui quelques années et ils diront *étranzé tu veux de l'arzent ?* Si si, c'est écrit dans ma cervelle d'idiot, ça va arriver bientôt. La terre est ronde, le ciel tout bleu, tu vas voir que la chance va tourner. Comment qu'on va se refaire ! Ohlala...on va rigoler, j'applaudis d'avance. On crève de faim, de soif et d'oubli aujourd'hui mais demain tu vas voir la bombance, surtout après que l'étranger aura payé son zébu. Comment on va chanter ! À nous les fusées, les centrales nucléaires et les arbres de Noël avec de l'eau dans les robinets !

Bon, le blanc tout rouge et son sac à d'eau nous expliquent qu'ils s'appellent Georges. On en profite pour apprendre un mot nouveau, *trekking*. Ça t'en bouche un coin, non ? Ben à nous aussi, parce qu'un type qui se tape des milliers de kilomètres en avion pour venir marcher et courir sous le soleil chez nous, transpirer, suer, souffrir pour le plaisir avec de l'eau dans son dos, pas sur sa tête comme nos femmes, tout ça rien que pour le plaisir... on se dit qu'ils doivent être malades là-haut. Mais ça ne nous regarde pas. Il me vient soudainement à l'idée qu'on pourrait l'utiliser puisqu'il aime marcher et porter de l'eau. Allez savoir, c'est peut-être dieu qui nous l'a envoyé pour

épargner la fatigue de nos femmes et leur permettre de mâchouiller le *kily manta* jambes reposées. Ah, nos femmes ! La mienne s'appelle Masy, ça signifie Sacrée. Sacrement belle et intelligente. Plus que moi, même si j'ai fait les jésuites à mon corps défendant. Elle a été à l'école. Jusqu'au bac, mon pote. Et pas idiote, loin de là. Pas comme son mari. Je suis idiot parce qu'on raconte que je suis arrivé tout petit au pays en tombant d'un avion, ça a dû me cogner sur la tête. Ça doit être ça un intellectuel, un type qui est tombé sur la tête depuis tout petit.

Georges se relève enfin pour serrer nos mains. Nous on regarde plutôt son sac, doit y avoir plein de trucs là-dedans. Moi, l'idiot, j'aimerais bien un livre. Avec Masy on en a cinq dans la case sans compter les brochures des curés. Le hic avec les livres, surtout si on les lit, c'est les termites et les souris. Ouais mon vieux ! Comme les criquets, mais à domicile.

Pour l'instant on dit bonjour et bienvenue au pauvre Georges ruisselant, que si on s'écoutait il nous ferait pitié, en exécutant toutes sortes de salamalecs à l'ombre du tamarinier sacré, là où précisément se tiennent les *kabary*, palabres si vous préférez. Notre chef aurait préféré qu'il demande la permission avant de s'installer sous l'arbre sacré. Bon, on peut comprendre, un étranger n'est pas obligé de connaître toutes nos coutumes surtout celle qui va lui coûter un zébu dès demain à l'aube. Raison pour laquelle il faut le garder, le bichonner, bien l'accueillir.

Donc le chef parle, l'instit' traduit et l'idiot corrige. On serait impeccables dans une valise diplomatique. Je vous le dis, on arrive. À nous les hamburgers et les glaces à la fraise !

– Sois le bienvenu à Labalaba, noble étranger. Je suis Mbola, le chef du village et voici Silo notre instituteur avec Antoine, dit l'idiot, qui lui aussi vient d'ailleurs mais depuis tout petit. Nous allons t'offrir une case, un peu de manioc, un poulet et une femme pour que ton séjour soit doux. À toi de parler.

– Heu... je... merci... c’est gentil... je voudrais prendre une douche.

On traduit au chef qui se gratte la tête. Ça devient gênant cette histoire. On mène un petit conciliabule. Petit, un grand mot. Ça dure longtemps. Du coin de l’œil je regarde le blanc tout rouge qui a fini par se rasseoir en sortant un tissu de son gros sac pour s’éponger le front et ouvrir à nouveau sa bouteille d’eau claire, pas marron comme la nôtre. Après qu’on a fini de parler, on lui dit la décision *faut attendre la pluie* avant de rajouter *mais la femme qu’on a choisi te portera la moitié d’un seau*. Il fait oui de la tête sans dire un mot, un petit merci par exemple. Rien, monsieur souhaite une douche. Il aura la moitié d’un seau, déjà pas mal.

En échange, et je l’avais prédit, il sort un livre de son sac. Bizarre, le bouquin. Un format qu’on ne connaît pas. Et, oh je sais encore une fois vous n’allez pas me croire, il le déplie. Parfaitement mon pote, au lieu de tourner les pages comme avec un livre normal, il le déplie. Vrai, devant nos yeux. Et à droite et à gauche et en bas et en haut. Il déplie aussi vite que nous quand on tranche le cou d’une chèvre. Sauf qu’à part les termites et les souris, ici personne ne mange de livres. Pour ça qu’on protège les nôtres, avec Masy. Les livres, pas les chèvres.

Une fois déplié ça fait comme une natte carrée, disons la moitié d’une natte ordinaire puisque ordinairement elles sont rectangulaires, histoire de s’étendre dessus. Sauf que son livre étalé on comprend vite que c’est pas fait pour s’asseoir ou se coucher dessus. Là encore j’exagère, moi qui ai fait les jésuites contre mon gré je sais ce que c’est, une carte routière et géographique par la même occasion. Le chef et l’institut, pas trop. Masy vous expliquerait mieux que moi mais elle est en train de s’occuper du manioc qui nous reste.

C’est plein de signes et de couleurs, une carte géographique. Le jaune ça veut dire là où il n’y a rien. Du sable, un tamarinier de temps en temps et beaucoup de

cactus. Bing mon pote, nous on est en plein dedans. Ça t'évite toutes sortes d'emmerdes, les contributions directes, les notes d'eau et d'électricité, le loyer, ce genre de choses. Sans compter, je m'égare encore, saletés de mouches et de sueur, sans compter les bagnoles qui crament mais, promis-juré, je me mets à genoux pour vous expliquer qu'on n'a pas de bagnoles dans le coin. Tout ça c'est de la faute à RFI quand les piles sont d'accord. De drôles de nouvelles, à croire que la terre entière est une machine de guerre. À frémir, mon frère. Heureusement qu'on est dans le sable. Là où tout se dit et rien ne reste. La paix !

Bien. Le blanc tout rouge nous montre avec son doigt du milieu, main droite, qu'on a des fleuves. Ça circonvoque en bleu au milieu du jaune. On apprend donc qu'on a du bleu qui s'appelle eau. Bon dieu, on est les rois du pétrole. (Encore une expression de mon vieux prof.) Les traits blancs tout tordus ce sont les routes. Pas comme celles d'ailleurs qu'on voit à la vidéo chez Jean Dedieu quand il a de l'essence pour allumer son groupe électrogène. Des routes qu'on appelle pistes. Des casse-reins en réalité. Pendant des heures et des heures. Sûr que Georges avec ses chaussures spéciales il a doublé plus d'un taxi-brousse sur nos traits blancs. Son doigt continue à se balader et file droit sur l'Est pour nous montrer du vert. Du vert, oui mon pote. Le vert sur une carte géographique ça veut dire forêt. Là encore il faut expliquer à notre chef que là-bas, plus à l'Est, il pleut et que la pluie ça fait pousser des arbres qui attirent, retiennent, agrippent les nuages par la gorge pour en faire cracher le contenu. Et en trombe, mon pote, on ne rigole pas avec la flotte. Pas mal la géographie, non ? Mbola se gratte la tête. Pas à cause des forêts, ça c'est comme l'Alaska s'il savait que ça existe, mais plutôt pour savoir où Georges il veut en venir avec son doigt qui nous montre des couleurs sur ce morceau de papier grand comme une demi-natte où il y a aussi des mots, des noms de villages. Je l'ai dit, moi

l'Antoine, idiot du village, je sais lire. Masy aussi, mais elle est occupée. L'institut un peu.

On se penche.

Progressivement les hommes reviennent des champs, ce qu'il en reste, et *angady* ou sagaie à la main, s'asseyent autour de nous. Mbola envoie l'un d'eux à la recherche de Maky, notre *ombiasy*, encore évaporé dans la nature pour cueillir les plantes qui vont nous sauver le foie et tout le bataclan. On sent que l'affaire devient sérieuse.

Voilà, on vient de comprendre. Georges est complètement paumé. Il se cherche sur la carte alors qu'il se trouve assis sous le tamarinier de Labalaba. Et Labalaba n'existe pas sur les cartes géographiques, sinon ça se saurait. On aurait gagné les emmerdes depuis des lustres. Kouchner, si ça se trouve. Des bagnoles à cramer et tout le tsoin-tsoin. Il faut que j'arrête d'écouter RFI. Demander à Masy de jeter les piles. C'est vrai, on tourne en rond, papillon. Mais l'autre là, avec sa casquette et tout le bastringue, ses coups de soleil et tout le tralala, qu'est-ce qu'on va en faire ? En plus qu'il lui faut une femme avec la moitié d'un seau d'eau et un poulet. Hein mon pote, t'en veux des cousins d'Amérique pareils ? Personne n'a rien demandé, bordel ! C'est vrai ça, le bush n'est pas un terrain de sport. Fous-toi à notre place. On n'a pas le droit de sortir du territoire à cause qu'on va foutre le choléra et le chômage à toute l'Europe, oui à nous tous seuls, qu'on est des skuds vivants, et bing, crois-tu, ça débarque chez toi pour faire du trekking, les blancs tout rouges, sans demander la permission ni dire bonjour ni rien. Vrai, s'il cherche du boulot qu'il le dise. On a plein de seaux vides entre nos vingt cases. Porteur d'eau, on embauche. Pas cher, même gratuitement.

J'suis idiot d'écrire ça, tout blanc moi aussi, depuis tout petit, avant même que je tombe de l'avion. C'est Masy qui m'a ramassé un peu plus tard, après les jésuites. Mais idiot, finalement pas tant que ça, un idiot qui n'écrirait pas d'idioties il serait un peu usurpateur, non ?